

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Ménon, 80d-81d, trad. Monique Canto-Sperber

« Ménon – Et de quelle façon, chercheras-tu, Socrate, cette réalité dont tu ne sais absolument pas ce qu'elle est ? Laquelle des choses qu'en effet tu ignores, prendras-tu comme objet de ta recherche ? Et si même, au mieux, tu tombais dessus, comment saurais-tu qu'il s'agit de cette chose que tu ne connaissais pas ?

Socrate – Je comprends de quoi tu parles, Ménon. Tu vois comme il est éristique, cet argument que tu dérites, selon lequel il n'est possible à un homme de chercher ni ce qu'il connaît ni ce qu'il ne connaît pas ! En effet, ce qu'il connaît, il ne le chercherait pas, parce qu'il le connaît, et le connaissant, n'a aucun besoin d'une recherche ; et ce qu'il ne connaît pas, il ne le chercherait pas non plus, parce qu'il ne saurait même pas ce qu'il devrait chercher.

Ménon - Ne crois-tu pas que cet argument soit bon, Socrate ?

Socrate – Non, je ne le crois pas.

Ménon - Peux-tu dire en quoi il n'est pas bon ?

Socrate – Oui. J'ai entendu des hommes aussi bien que des femmes, qui savent des choses divines...

Ménon – Que disaient-ils ? Quel était leur langage ?

Socrate – Un langage vrai, à mon sens, et beau !

Ménon - Quel est-il et qui sont ceux qui tiennent ce langage ?

Socrate – Ce langage, ce sont ceux des prêtres et des prêtresses qui s'attachent à rendre raison des choses auxquelles ils se consacrent, qui le tiennent. C'est aussi Pindare qui parle ainsi, comme beaucoup d'autres poètes, tous ceux qui sont divins. Ce qu'ils disent, c'est ceci. Voyons, examine s'ils te semblent dire la vérité.

Ils déclarent en effet que l'âme de l'homme est immortelle, et que tantôt elle arrive à un terme – c'est justement ce qu'on appelle « mourir » -, tantôt elle naît à nouveau, mais qu'elle n'est jamais détruite. C'est précisément la raison pour laquelle il faut passer sa vie de la façon la plus pieuse possible.

« En effet, les êtres dont Perséphone a accepté compensation d'un ancien mal, vers le soleil d'en haut, à la neuvième année, elle envoie de nouveau leurs âmes, et de ces âmes, croissent de nobles rois, des hommes impétueux par la force ou très grands par le savoir. Pour tout le temps futur, ils sont honorés par les hommes, comme des héros sans tache »

Or, comme l'âme est immortelle et qu'elle renaît plusieurs fois, qu'elle a vu à la fois les choses d'ici et celles de l'Hadès [le monde de l'invisible], c'est-à-dire toutes les réalités, il n'y rien qu'elle n'ait appris. En sorte qu'il n'est pas étonnant qu'elle soit capable, à propos de la vertu comme à propos d'autres choses, de se remémorer ces choses, dont elle avait justement, du moins dans un temps antérieur, la connaissance. En effet, toutes les parties de la nature étant apparentées, et l'âme ayant tout appris, rien n'empêche donc qu'en se remémorant une seule chose, ce que les hommes appellent précisément « apprendre », on ne redécouvre toutes les autres, à condition d'être courageux et de chercher sans craindre la fatigue. Ainsi, le fait de chercher et d'apprendre sont, au total, une réminiscence. »

Ménon, 82b-86b. Traduction Monique Canto-Sperber

« Ménon – Toi, viens ici.

Socrate – Est-il grec ? parle-t-il le grec ?

Ménon – Oui, bien-sûr, tout à fait. Il est né dans cette maison.

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Socrate – Alors prête bien attention à ce qu'il te paraît faire ; s'il se remémore ou s'il apprend de moi.

Ménon – Mais oui, je ferai attention !

Socrate – Dis-moi donc, mon garçon, sais-tu que ceci, c'est une surface carrée ?

Le jeune Garçon – Oui, je le sais.

Socrate – Et que, dans une surface carrée, ces côtés-ci, au nombre de quatre, sont égaux ?

Le jeune Garçon – Oui, tout à fait.

Socrate – Et aussi que ces lignes qui passent par le milieu sont égales, n'est-ce pas ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Alors une surface de ce genre ne peut-elle pas être et plus grande et plus petite ?

Le jeune Garçon – Oui, tout à fait.

Socrate – Supposons donc que ce côté-ci ait deux pieds de long et que ce côté-là soit long de deux pieds aussi, combien le tout aurait-il de pieds carrés ? Examine la question de cette façon-ci : si on avait deux pieds de ce côté-ci, mais seulement un pied de ce côté-là, n'obtiendrait-on pas une surface d'une fois deux pieds carrés ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Mais si on a deux pieds aussi de ce côté-là, est-ce que cela ne fait pas deux fois deux ?

Le jeune Garçon – En effet.

Socrate – Il y a donc là une surface de deux fois deux pieds carrés ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Or, combien cela donne-t-il deux fois deux pieds carrés ? Fais le calcul et dis-moi.

Le jeune Garçon – Quatre, Socrate.

Socrate – Alors, ne pourrait-on pas avoir un autre espace, double de cet espace-ci, mais de la même figure que lui, et qui, comme celui-ci, aurait toutes ses lignes égales ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Dans ce cas, combien aura-t-il de pieds carrés ?

Le jeune Garçon – Huit.

Socrate – Et bien justement, essaies de me dire quelle sera la longueur de chacun des côtés de ce nouvel espace ? En effet, dans le premier espace, c'était deux pieds, mais dans ce nouvel espace, double du premier, quelle sera la longueur de chaque ligne ?

Le jeune Garçon – Il est bien évident, Socrate, qu'elle sera double.

Socrate – Tu vois, Ménon, que je n'enseigne rien à ce garçon, tout ce que je fais, c'est poser des questions. Et à présent, le voici qui croit savoir quelle est la ligne à partir de laquelle on obtiendra l'espace de huit pieds carrés. Ne penses-tu pas qu'il le croie ?

Ménon – Oui, je le pense.

Socrate – Or le sait-il ?

Ménon – Non, assurément pas !

Socrate – Mais ce qu'il fait, à coup sûr, c'est qu'on l'obtient à partir d'une ligne deux fois plus longue ?

Ménon – Oui.

Socrate - Et bien, observe-le, en train de se remémorer la suite, car c'est ainsi qu'on doit se remémorer.

Réponds-moi. Ne dis-tu pas que c'est à partir d'une ligne deux fois plus longue qu'on obtient un espace deux fois plus grand ? Je parle d'un espace comme celui-ci, non pas d'un espace qui soit long de ce côté-ci et court de ce côté-là, mais d'un espace égal dans tous les sens, comme celui-ci,

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

seulement qui soit deux fois plus grand que ce premier carré et mesure huit pieds carrés. Et bien, vois si tu penses encore que cet espace s'obtiendra à partir d'une ligne deux fois plus longue.

Le jeune Garçon – Oui, je le pense.

Socrate – Mais n'obtiendra-t-on pas la ligne que voici, double de la première, si nous y ajoutons une autre aussi longue ?

Le jeune Garçon – Oui, tout à fait.

Socrate – Ce sera donc, dis-tu, à partir de cette nouvelle ligne, en construisant quatre côtés de même longueur, qu'on obtiendra un espace de huit pieds carrés, n'est-ce pas ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Donc, à partir de cette ligne traçons quatre côtés égaux. N'aurait-on pas ainsi ce tu prétends être le carré de huit pieds carrés ?

Le jeune Garçon – Oui, tout à fait.

Socrate – Or, dans le carré obtenu, ne trouve-t-on pas là ces quatre espaces, dont chacun est égal à ce premier espace de quatre pieds carrés ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Dans ce cas quelle grandeur lui donner ? ne fait-il pas quatre fois ce premier espace ?

Le jeune Garçon – Bien sûr que oui.

Socrate – Or, une chose quatre fois plus grande qu'une autre en est-elle donc le double ?

Le jeune Garçon – Non, par Zeus !

Socrate – Mais de combien de fois est-elle plus grande ?

Le jeune Garçon – Elle est quatre fois plus grande !

Socrate – Donc, à partir d'une ligne deux fois plus grande, mon garçon, ce n'est pas un espace double que tu obtiens, mais un espace quatre fois plus grand.

Le jeune Garçon – Tu dis vrai.

Socrate – De fait, quatre fois quatre font seize, n'est-ce pas ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Alors à partir de quelle ligne obtient-on un espace de huit pieds carrés ? N'est-il pas vrai qu'à partir de cette ligne-ci on obtient un espace quatre fois plus grand ?

Le jeune Garçon – Oui, je le reconnais.

Socrate – Et n'est-ce pas un quart d'espace qu'on obtient à partir de cette ligne-ci qui est la moitié de celle-là ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Bon, l'espace de huit pieds carrés n'est-il pas, d'une part, le double de cet espace-ci, et, d'autre part, la moitié de celui-là ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Mais ne se construira-t-il pas sur une ligne plus longue que ne l'est celle-ci, et plus petite que ne l'est celle-là ? N'est-ce pas le cas ?

Le jeune Garçon – C'est bien mon avis.

Socrate – Parfait. Et continue à répondre en disant ce que tu penses ! Aussi, dis-moi, cette ligne-ci n'était-elle pas longue de deux pieds, tandis que celle-là en avait quatre ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Il faut donc que le côté d'un espace de huit pieds carrés soit plus grand que ce côté de deux pieds, mais plus petit que ce côté de quatre.

Le jeune Garçon – Il le faut.

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Socrate – En ce cas, s'il faut une ligne de trois pieds, nous ajouterons à cette première ligne sa moitié, et nous obtiendrons trois pieds. Nous aurons donc deux pieds et un autre pied. Et voici que nous obtenons cet espace dont tu parlais.

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Or, si cet espace a trois pieds de ce côté et trois pieds de cet autre côté, sa surface totale n'est-elle pas de trois fois trois pieds carrés ?

Le jeune Garçon – Il me semble.

Socrate – Mais trois fois trois pieds carrés, combien cela fait-il de pieds carrés ?

Le jeune Garçon – Neuf.

Socrate – Et combien de pieds carrés, l'espace double devait-il avoir ?

Le jeune Garçon – Huit.

Socrate – Ce n'est donc pas non plus à partir de la ligne de trois pieds qu'on obtient l'espace de huit pieds carrés.

Le jeune Garçon – Certainement pas.

Socrate – Mais à partir de quelle ligne ? Essaie de nous le dire avec exactitude. Et si tu préfère ne pas donner un chiffre, montre en tout cas à partir de quelle ligne on l'obtient.

Le jeune Garçon – Mais par Zeus, Socrate, je ne le sais pas.

Socrate – Tu peux te rendre compte, encore une fois, Ménon, du chemin que ce garçon a déjà parcouru dans l'acte de se remémorer. En effet, au début, il ne savait certes pas quel est le côté d'un espace de huit pieds carrés – tout comme maintenant non plus il ne le sait pas encore -, mais, malgré tout, il croyait bien qu'à ce moment-là il le savait, et c'est avec assurance qu'il répondait, en homme qui sait et sans penser éprouver le moindre embarras pour répondre ; mais à présent le voilà qui considère désormais qu'il est dans l'embarras, et tandis qu'il ne sait pas, au moins ne croit-il pas non plus qu'il sait.

Ménon – Tu dis vrai.

Socrate – En ce cas, n'est pas maintenant dans une meilleure situation à l'égard de la chose qu'il ne savait pas ?

Ménon – Oui, cela aussi, je le crois.

Socrate – Donc en l'amenant à éprouver de l'embarras et en le mettant, comme la raie-torpille, dans cet état de torpeur, lui avons-nous fait du tort ?

Ménon – Non, je ne crois pas.

Socrate – Si je ne me trompe, nous lui avons été bien utiles, semble-t-il, pour qu'il découvre ce qu'il en est. En effet, maintenant, il pourrait en fait, parce qu'il ne sait pas, se mettre à chercher avec plaisir, tandis que tout à l'heure, c'est avec facilité, devant beaucoup de gens et un bon nombre de fois, qu'il croyait s'exprimer correctement sur la duplication du carré en déclarant qu'il faut une ligne deux fois plus longue.

Ménon – C'est probable.

Socrate – Or, penses-tu qu'il entreprendrait de chercher ou d'apprendre ce qu'il croyait savoir et qu'il ne sait pas, avant d'avoir pris conscience de son ignorance, de se voir plongé dans l'embarras et d'avoir aussi conçu le désir de savoir ?

Ménon – Non, je ne crois pas, Socrate.

Socrate – En conséquence, le fait de l'avoir mis dans la torpeur lui a-t-il été profitable ?

Ménon – Oui, je crois.

Socrate – Examine donc ce que, en partant de cet embarras, il va bel et bien découvrir en cherchant avec moi, moi qui ne fais que l'interroger sans rien lui enseigner. Surveille bien pour voir si tu me

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

trouves d'une façon ou d'une autre en train de lui donner enseignement ou explication au lieu de l'interroger pour qu'il exprime ses opinions.

Dis-moi donc, mon garçon, n'avons-nous pas là un espace de quatre pieds carrés ? Comprends-tu ?

Le jeune Garçon – Oui, je comprends.

Socrate – Pourrions-nous lui ajouter cet autre espace, qui est égal ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Et aussi ce troisième espace qui est égal à chacun des deux autres ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – En ce cas, nous pourrions combler cet espace-ci dans le coin ?

Le jeune Garçon – Oui, tout à fait.

Socrate – Les quatre espaces que voici ne seraient-ils pas égaux ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Que se passe-t-il alors ? Ce tout qu'ils forment, de combien de fois est-il plus grand que cet espace-ci ?

Le jeune Garçon – Quatre fois plus grand.

Socrate – Mais il nous fallait obtenir un espace deux fois plus grands, ne t'en souviens-tu pas ?

Le jeune Garçon – Oui, tout à fait.

Socrate – Or, n'a-t-on pas une ligne qui va d'un coin à un autre coin et coupe en deux chacun de ces espaces ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – N'avons-nous pas là quatre lignes, qui sont égales, et qui enferment cet espace-ci ?

Le jeune Garçon – Oui, nous les avons.

Socrate – Et bien, examine la question : quelle est la grandeur de cet espace ?

Le jeune Garçon – Je ne comprends pas.

Socrate – Prenons ces quatre espaces qui sont là, chaque ligne ne divise-t-elle pas chacun d'eux, à l'intérieur, par la moitié ? N'est-ce pas le cas ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – Or, combien de surfaces de cette dimension se trouvent dans ce carré-ci ?

Le jeune Garçon – Quatre.

Socrate – Et combien dans ce premier espace ?

Le jeune Garçon – Deux.

Socrate – Mais combien de fois deux font quatre ?

Le jeune Garçon – Deux fois.

Socrate – Donc, ce carré, combien a-t-il de pieds ?

Le jeune Garçon – Huit pieds carrés.

Socrate – Sur quelle ligne est-il construit ?

Le jeune Garçon – Sur celle-ci ?

Socrate – Sur la ligne qu'on trace d'un coin à l'autre d'un carré de quatre pieds ?

Le jeune Garçon – Oui.

Socrate – C'est justement la ligne à laquelle tous les savants donnent le nom de « diagonale » ; En sorte que, si cette ligne s'appelle bien « diagonale », ce serait à partir de la diagonale que, d'après ce que tu dis, serviteur de Ménon, on obtiendrait l'espace double.

Le jeune Garçon – Oui, parfaitement Socrate.

Socrate – Que t'en semble, Ménon ? Y a-t-il une opinion que ce garçon ait donné en réponse qui ne vint pas de lui ?

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Ménon – Non, au contraire, tout venait de lui-même.

Socrate – Et pourtant, il est vrai qu'il ne savait pas, comme nous le disions un peu plus tôt.

Ménon – C'est la vérité.

Socrate – Mais ces opinions-là se trouvaient bien en lui, n'est-ce pas ?

Ménon – Oui.

Socrate – Chez l'homme qui ne sait pas, il y a donc des opinions vraies au sujet des choses qu'il ignore, opinions qui portent sur les choses que cet homme en fait ignore ?

Ménon – Apparemment.

Socrate – Et maintenant en tout cas, ce sont bien ces opinions-là qui ont été, à la manière d'un rêve, suscitées en lui ; puis s'il arrive qu'on l'interroge à plusieurs reprises sur les mêmes sujets, et de plusieurs façons, tu peux être certain qu'il finira par avoir sur ces sujets-là une connaissance aussi exacte que personne.

Ménon – C'est vraisemblable.

Socrate – En tout cas, sans que personne ne lui ait donné d'enseignement, mais parce qu'on l'a interrogé, il en arrivera à connaître, ayant recouvré lui-même la connaissance, en la tirant de son propre fonds.

Ménon – Oui.

Socrate – Mais le fait de recouvrer en soi-même une connaissance, n'est-ce pas se la remémorer ?

Ménon – Oui, parfaitement.

Socrate – Or la connaissance que ce garçon possède à présent, ne faut-il pas qu'il l'ait reçue à un moment donné soit qu'il l'ait possédée depuis toujours ?

Ménon – Si.

Socrate – En ce cas, si d'un côté, il la possédait depuis toujours, c'est que depuis toujours aussi il savait. D'un autre côté, s'il l'a reçue à un moment donné, il ne l'aurait assurément pas reçue dans le cours de sa vie actuelle. Lui a-t-on enseigné la géométrie ? Car c'est pour toute question de géométrie que ce garçon se ressouviendra pareillement, et même pour tous les autres objets d'étude. Y a-t-il donc quelqu'un qui lui ait tout enseigné ? C'est bien à toi de le savoir, je pense, puisqu'il est né sans ta maison et y a été élevé.

Ménon – Mais je sais bien que personne ne lui a jamais rien enseigné.

Socrate – Or, possède-t-il ces opinions-là, oui ou non ?

Ménon – Nécessairement, Socrate, c'est clair.

Socrate – Mais s'il ne les a pas reçues dans sa vie actuelle, n'est-il pas désormais évident qu'il les possédait en un autre temps, les ayant déjà apprises ?

Ménon – Apparemment.

Socrate – Or ce temps-là, n'est-ce pas bien-sûr le temps où il n'était pas un être humain ?

Ménon – Si.

Socrate – Donc, si durant tout le temps qu'il est un homme et tout le temps qu'il ne l'est pas, des opinions vraies doivent se trouver en lui, opinions qui, une fois réveillées par une interrogation, deviennent des connaissances, son âme ne les aura-t-elle pas apprises de tout temps ? Car il est évident que la totalité du temps, c'est le temps où soit on est un être humain, soit on ne l'est pas.

Ménon – Apparemment.

Socrate – Donc si la vérité des êtres est depuis toujours dans notre âme, en sorte que ce que tu te trouves ne pas savoir maintenant, c'est-à-dire ce dont tu ne te souviens pas, c'est avec assurance que tu dois t'efforcer de le chercher et de te le remémorer. »

Emmanuel KANT, *Métaphysique des mœurs*, II *Doctrine de la vertu* ch.1 §13

« Le sentiment d'un *tribunal intérieur* en l'homme « devant lequel ses pensées s'accusent ou se disculpent l'une l'autre »¹ est la *conscience*.

Tout homme a une conscience et se trouve observé, menacé et surtout tenu en respect (respect lié à la crainte) par un juge intérieur, et cette puissance qui veille en lui sur les lois n'est pas quelque chose qu'il se *forge* à lui-même arbitrairement, mais elle est inhérente à son être. Sa conscience le suit comme son ombre lorsqu'il pense lui échapper. Il peut bien s'étourdir ou s'endormir par des plaisirs ou des distractions, mais il ne saurait éviter de revenir à lui ou de se réveiller de temps en temps dès lors qu'il en perçoit la voix terrible. Il peut arriver à l'homme de tomber dans l'extrême abjection² où il ne se soucie plus de cette voix, mais il ne peut pas pourtant éviter de l'*entendre*. Cette disposition intellectuelle originaire et (puisque'elle est représentation du devoir) morale, qu'on appelle *conscience* a en elle-même ceci de particulier que, bien qu'en cette sienne affaire l'homme n'ait affaire qu'à lui-même, il se voit pourtant contraint par sa raison de la mener comme sur l'ordre *d'une autre personne*. Car l'affaire consiste ici à conduire une *cause judiciaire (causa)* devant un tribunal. Mais concevoir comme ne faisant qu'une *seule et même personne* avec le juge celui qui est *accusé* par sa conscience est une manière absurde de se représenter une cour de justice car, s'il en était ainsi, l'accusateur perdrait toujours. C'est pourquoi, pour ne pas être en contradiction avec elle-même, la conscience de l'homme, en tous ses devoirs, doit concevoir un *autre* (qui est l'homme en général) qu'elle même comme juge de ses actions. Maintenant cet autre peut être une personne réelle ou une personne purement idéale que la raison se donne à elle-même. »

Phèdre, 245c-249d, traduction Luc Brisson.

C'est Socrate qui parle, en vue de démontrer que l'art ne suffit pas à faire d'un homme un poète. Il faut encore qu'il soit possédé par une forme de folie qui vient des dieux. L'amour est une des formes de cette folie, qui mène à une « transe bacchique ». Socrate affirme que pour le comprendre, il faut savoir ce qu'est l'âme.

« Nous devons donc, en premier lieu, nous faire une connaissance juste de la nature de l'âme, en considérant ses états et ses actes [...].

Toute âme est immortelle. En effet, ce qui se meut toujours est immortel. Or, pour l'être qui en meut un autre et qui est mû par autre chose, la cessation du mouvement équivaut à la cessation de la vie. Seul l'être qui se meut lui-même, puisqu'il ne fait pas défaut à lui-même, ne cesse jamais d'être mû ; mieux encore, il est source de principe et mouvement pour tout ce qui est mû. Or un principe est chose inengendrée. Car c'est d'un principe que vient nécessairement à l'être tout ce qui vient à l'être, tandis que le principe, lui, ne vient de rien. En effet, si le principe venait à l'être à partir de quelque chose, ce ne serait pas à partir d'un principe qu'il viendrait à l'être. Or, comme c'est une

¹ Saint Paul, Epître aux Romains. (II, 14-15) : « Quand des nations qui n'ont pas de loi pratiquent naturellement la Loi, elles qui n'ont pas la Loi se tiennent lieu de loi ; elles montrent l'œuvre de la Loi inscrite dans leurs cœurs, comme en témoignent leur conscience et leurs pensées qui les accusent ou les disculpent » : « comme en témoignent » : les païens même se posent des cas de conscience.

² Extrême degré d'abaissement, d'avilissement

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

chose inengendrée, c'est aussi nécessairement une chose incorruptible. À supposer, en effet, que le principe soit anéanti, jamais ne pourraient venir à l'être ni ce principe à partir de quelque chose ni autre chose à partir de ce principe, s'il est vrai que toutes choses viennent à l'être à partir d'un principe.

Concluons donc. L'être qui se meut lui-même est principe de mouvement. Or, cet être ne peut être ni anéanti ni venir à l'être ; autrement le ciel tout entier et tout ce qui est soumis à la génération s'effondreraient, s'arrêteraient et jamais ne retrouveraient une source de mouvement leur permettant de venir de nouveau à l'être. Une fois démontrée l'immortalité de ce qui se meut soi-même, on ne rougira pas d'affirmer que c'est là que réside l'être de l'âme, et que c'est bien ce en quoi consiste sa définition. Car tout corps qui reçoit son mouvement de l'extérieur est inanimé ; mais celui qui le reçoit du dedans, de lui-même est animé, puisque c'est en cela même que consiste la nature de l'âme. Or, s'il en est bien ainsi, si ce qui se meut soi-même n'est autre chose que l'âme, il s'ensuit nécessairement que l'âme ne peut être ni quelque chose d'engendré ni quelque chose de mortel.

Aussi bien, sur son immortalité, voilà qui suffit. Pour ce qui est de sa forme, voici ce qu'il faut dire. Pour dire quelle sorte de chose c'est, il faudrait un exposé en tout point divin et fort long ; mais dire de quoi elle a l'air, voilà qui n'excède pas les possibilités humaines. Aussi notre discours procédera-t-il de cette façon.

Il faut donc se représenter l'âme comme une puissance composée par nature d'un attelage ailé et d'un cocher. Cela étant, chez les dieux, les chevaux et les cochers sont tous bons et de bonne race, alors que, pour le reste des vivants, il y a mélange. Chez nous – premier point – celui qui commande est le cocher d'un équipage apparié ; de ces deux chevaux, - second point - l'un est beau et bon pour celui qui commande, et d'une race bonne et belle, alors que l'autre est le contraire et d'une race contraire. Dès lors, dans notre cas, c'est quelque chose de difficile et d'ingrat que d'être cocher.

Comment, dans ces conditions, se fait-il que l'être vivant soit qualifié de mortel et d'immortel ? Voilà ce qu'il faut tenter d'expliquer. Tout ce qui est âme a charge de tout ce qui est inanimé ; or, l'âme circule à travers la totalité du ciel, venant à y revêtir tantôt une forme tantôt une autre. C'est ainsi que quand elle est parfaite et ailée, elle chemine dans les hauteurs et administre le monde entier ; quand en revanche, elle a perdu ses ailes, elle est entraînée jusqu'à ce qu'elle se soit agrippée à quelque chose de solide ; là, elle établit sa demeure, elle prend un corps de terre qui semble se mouvoir de sa propre initiative grâce à la puissance qui appartient à l'âme. Ce qu'on appelle « vivant », c'est cet ensemble, une âme et un corps fixé à elle, ensemble qui a reçu le nom de « mortel ». Quant au qualificatif « immortel », il n'est aucun discours argumenté qui permette d'en rendre compte rationnellement ; il n'en reste pas moins que sans en avoir une vision ou une connaissance suffisante, nous nous forgeons une représentation du divin : c'est un vivant immortel, qui a une âme, qui a un corps, tous deux naturellement unis pour toujours. Mais, sur ce point, qu'il en soit et qu'on en parle comme il plaît à la divinité. Et maintenant, comprenons pourquoi l'âme a perdu ses ailes, pourquoi elles sont tombées. Voici quelle peut être cette raison.

La nature a donné à l'aile le pouvoir d'entraîner vers le haut ce qui est pesant, en l'élevant dans les hauteurs où la race des dieux a établi sa demeure ; l'aile est, d'une certaine manière, la réalité corporelle qui participe le plus au divin. Or, le divin est beau, sage, bon et possède toutes les qualités de cet ordre : en tout cas, rien ne contribue davantage que ces qualités à nourrir et développer ce que l'âme a d'ailé, tandis que la laideur, le mal et ce qui est le contraire des qualités précédentes dégrade et détruit ce qu'en elle il y a d'ailé.

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Voici donc celui qui, dans le ciel, est l'illustre chef de file, Zeus ; conduisant son attelage ailé, il s'avance le premier, ordonnant toutes choses dans le détail et pourvoyant à tout. Le suit l'armée des dieux et des démons, rangée en onze sections car Hestia reste dans la demeure des dieux, toute seule. Quant aux autres, tous ceux qui, dans ce nombre de douze, ont été établis au rang de chef de file, chacun tient le rang qui lui a été assigné. Cela étant, c'est un spectacle varié et bénéfique qu'offrent les évolutions circulaires, auxquelles se livre, dans le ciel, la race des dieux bienheureux, chacun accomplissant la tâche qui est la sienne, suivi par celui qui toujours le souhaite et le peut, car la jalousie n'a pas sa place dans le chœur des dieux. Or, chaque fois qu'ils se rendent à un festin, c'est-à-dire à un banquet, ils se mettent à monter vers la voute qui constitue la limite intérieure du ciel ; dans cette montée, dès lors, les attelages des dieux, qui sont équilibrés et faciles à conduire, progressent facilement, alors que les autres ont de la peine à avancer, car le cheval en qui il y a de la malignité rend l'équipage pesant, le tirant vers la terre, et alourdissant la main de celui des cochers qui n'a pas su bien le dresser.

C'est là, sache-le bien, que l'épreuve et le combat suprême attendent l'âme. En effet, lorsqu'elles ont atteint la voute du ciel, ces âmes qu'on dit immortelles passent à l'extérieur, s'établissent sur le dos du ciel, se laissent emporter par leur révolution circulaire et contemplent les réalités qui se trouvent hors du ciel.

Ce lieu, qui se trouve au-dessus du ciel, aucun poète, parmi ceux d'ici-bas, n'a encore chanté d'hymnes en son honneur, et aucun ne chantera en son honneur un hymne qui en soit digne. Or, voici ce qu'il en est : car, s'il se présente une occasion où l'on doive dire la vérité, c'est bien lorsqu'on parle de la vérité. Eh bien ! l'être qui est sans couleur, sans figure, intangible, qui est réellement, l'être qui ne peut être contemplé que par l'intellect – le pilote de l'âme -, l'être qui est l'objet de la connaissance vraie, c'est lui qui occupe ce lieu. Il s'ensuit que la pensée d'un dieu, qui se nourrit d'intellection et de connaissance sans mélange – et de même la pensée de toute âme qui se soucie de recevoir l'aliment qui lui convient -, se réjouit, lorsque, après un long moment, elle aperçoit la réalité, et que, dans cette contemplation de la vérité, elle trouve sa nourriture et son délice, jusqu'au moment où la révolution circulaire la ramène au point de départ. Or, pendant qu'elle accomplit cette révolution, elle contemple la justice en soi, elle contemple la sagesse, elle contemple la science, non celle à laquelle s'attache le devenir, ni non plus sans doute celle qui change quand change une de ces choses que, au cours de notre existence actuelle, nous qualifions de réelles, mais celle qui s'applique à ce qui est réellement la réalité. Et, quand elle a, de la même façon, contemplé les autres réalités qui sont réellement, quand elle s'en va régaler, elle pénètre de nouveau à l'intérieur du ciel, et revient à sa demeure. Lorsqu'elle est de retour, le cocher installe les chevaux devant leur mangeoire, vers l'ambrosie, puis leur donne à boire le nectar.

Voilà, quelle est la vie des dieux. Passons aux autres âmes. Celle qui est la meilleure, parce qu'elle suit le dieu et qu'elle cherche à lui ressembler, a dressé la tête de son cocher vers ce qui se trouve en dehors du ciel et elle a été entraînée dans le mouvement circulaire ; mais troublée par le tumulte de ses chevaux, elle a eu beaucoup de peine à porter les yeux vers sur les réalités. Cette autre a tantôt levé, tantôt baissé la tête, parce que ses chevaux la gênaient ; elle a aperçu certaines réalités, mais pas d'autres. Quant au reste des âmes, comme elles aspirent toutes à s'élever, elles cherchent à suivre, mais impuissantes elles s'enfoncent au cours de leur révolution ; elles se piétinent, se bousculent, chacune essayant de devancer l'autre. Alors le tumulte, la rivalité et l'effort violent sont à leur comble ; et là, à cause de l'impéritie des cochers, beaucoup d'âmes sont estropiées, beaucoup voient leur plumage gravement endommagé. Mais toutes, recrues de fatigue, s'éloignent sans avoir été initiées à la contemplation de la réalité, et, lorsqu'elles se sont éloignées,

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

elles ont l'opinion pour nourriture. Pourquoi faire un si grand effort pour voir où est la « plaine de la vérité » ? Parce que la nourriture qui convient à ce qu'il y a de meilleur dans l'âme se tire de la prairie qui s'y trouve, et que l'aile, à quoi l'âme doit sa légèreté, y prend ce qui la nourrit.

Voici maintenant le décret d'Adrastrée. Toute âme qui, faisant partie du cortège d'un dieu, a contemplé quelque chose de la vérité, reste jusqu'à la révolution suivante exempte d'épreuve, et, si elle en est toujours capable, elle reste toujours exempte de dommage. Mais, quand, incapable de suivre comme il faut, elle n'a pas accédé à la contemplation, quand, ayant joué de malchance, gorgée d'oubli et de perversion, elle s'est alourdie, et quand, entraînée par ce poids, elle a perdu ses ailes et qu'elle est tombée sur terre, alors une loi interdit qu'elle aille s'implanter dans un bête à la première génération ; cette loi stipule par ailleurs que l'âme qui a eu la vision la plus riche ira s'implanter dans une semence qui produira un homme destiné à devenir quelqu'un qui aspire au savoir, au beau, quelqu'un qu'inspirent les Muses et Éros ; que la seconde (en ce domaine) ira s'implanter dans une semence qui produira un roi qui obéit à la loi, qui est doué pour la guerre et pour le commandement ; que la troisième ira s'implanter dans une semence qui produira un homme politique, qui gère son domaine, qui cherche à gagner de l'argent ; que la quatrième ira s'implanter dans une semence qui produira un homme qui aime l'effort physique, quelqu'un qui entraîne le corps ou le soigne, que la cinquième ira s'implanter dans une semence qui produira un homme qui aura une existence de devin ou de praticien d'initiation ; à la sixième correspondra un poète ou tout autre homme qui s'adonne à l'imitation ; à la septième le démiurge et l'agriculteur ; à la huitième, le sophiste ou le démagogue ; à la neuvième le tyran.

Dans toutes ces incarnations, l'homme qui a mené une vie juste reçoit un meilleur lot, alors que celui qui a mené une vie injuste en reçoit un moins bon. En effet, chaque âme ne revient à son point de départ qu'au bout de dix mille ans. Car l'âme ne reçoit pas d'ailes avant tout ce temps, exception faite pour l'homme qui a aspiré loyalement au savoir ou qui a aimé les jeunes gens pour les faire aspirer au savoir. Lorsqu'elles ont accompli trois révolutions de mille ans chacune, les âmes de cette sorte, si elles ont choisi trois fois de suite ce genre de vie, se trouvent pour cette raison pourvues d'ailes et, à la trois millième année, elles s'échappent. Les autres, elles, à la fin de leur première vie, passent en jugement. Le jugement rendu, les unes vont purger leur peine dans les prisons qui se trouvent sous la terre, tandis que les autres, allégées par l'arrêt de la justice, vont en un lieu céleste, où elles mènent une vie qui est digne de la vie qu'elles ont menée, lorsqu'elles avaient une forme humaine. Après mille ans, les unes et les autres reviennent tirer au sort et choisir leur deuxième vie : chacun choisit à son gré. À partir de là, l'âme d'un homme peut aller aussi s'implanter dans le corps d'une bête, et inversement, celui qui fut un jour un homme peut de bête redevenir un homme. De toute façon, l'âme qui n'a jamais vu la vérité ne peut prendre l'aspect qui est le nôtre.

Il faut en effet que l'homme arrive à saisir ce qu'on appelle « forme intelligible », en allant d'une pluralité de sensations vers l'unité qu'on embrasse au terme d'un raisonnement. Or il s'agit là d'une réminiscence des réalités jadis contemplées par notre âme, quand elle accompagnait le dieu dans son périple, quand elle regardait de haut ce que, à présent, nous appelons « être » et qu'elle levait la tête pour contempler ce qui est réellement. Aussi est-il juste assurément que seule ait des ailes la pensée du philosophe, car les réalités auxquelles elle ne cesse, dans la mesure de ses forces, de s'attacher par le souvenir, ce sont justement celles qui, parce qu'il s'y attache, font qu'un dieu est un dieu. Et, bien-sûr, l'homme qui fait un usage correct de ce genre de remémoration, est le seul qui puisse, parce qu'il est toujours initié aux mystères parfaits, devenir vraiment parfait. Mais comme il s'est détaché de ce à quoi tiennent les hommes et qu'il s'attache à ce qui est divin, la foule le prend à

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

partie en disant qu'il a perdu la tête, alors qu'il est possédé par un dieu, ce dont ne se rend pas compte la foule. »

Phédon, 66b – 67b, traduction Monique Dixsaut

« Socrate – les philosophes authentiques en viennent à se former une opinion de ce genre, et même à échanger entre eux des propos de ce genre : « Peut-être y a-t-il bien comme un raccourci capable de nous mener droit au but, dès lors que le raisonnement suivant nous guide quand nous sommes au milieu d'une recherche : tant que nous aurons le corps, et qu'un mal de cette sorte restera mêlé à la pâte de notre âme, il est impossible que nous possédions jamais en suffisance ce à quoi nous aspirons ; et, nous l'affirmons, ce à quoi nous aspirons, c'est le vrai. Le corps en effet est pour nous source de mille affairéments, car il est nécessaire de le nourrir ; en outre, si des maladies surviennent, elles sont autant d'obstacles dans notre chasse à ce qui est. Désirs, appétits, peur, simulacres en tout genres, futilités, il nous en remplit si bien que, comme on dit, pour de vrai et pour de bon, à cause de lui, il ne nous sera jamais possible de penser, et sur rien. Prenons les guerres, les révolutions, les conflits : rien d'autre ne les suscite que le corps et ses appétits. Car toutes les guerres ont pour origine l'appropriation des richesses. Or, ces richesses, c'est le corps qui nous force à les acquérir, c'est son service qui nous rend esclave. Et c'est encore lui qui fait que nous n'avons jamais de temps libre pour la philosophie à cause de toutes ces affaires. Mais le comble, c'est que même s'il nous laisse enfin du temps libre et que nous nous mettons à examiner un problème, le voilà qui débarque au milieu de nos recherches ; il est partout, il suscite tumulte et confusion, nous étourdissant si bien qu'à cause de lui nous sommes incapables de discerner le vrai. Pour nous, réellement, la preuve est faite : si nous devons jamais savoir purement quelque chose, il faut que nous nous séparions de lui et que nous considérions avec l'âme elle-même les choses elles-mêmes. Alors, à ce qu'il semble, nous appartiendra enfin ce que nous désirons et dont nous affirmons que nous sommes amoureux : la pensée. Cela, une fois que nous aurons cessé de vivre, et non pas – tel est le sens du raisonnement – de notre vivant. Car s'il est impossible, en la compagnie du corps, de rien connaître purement, de deux choses l'une : ou bien il n'existe aucune manière possible d'acquérir le savoir, ou bien c'est une fois qu'on en aura fini, puisque alors que l'âme, elle-même en elle-même, sera séparée du corps, mais pas avant. Et tout le temps que nous vivrons, nous nous approcherons au plus près du savoir lorsque, autant qu'il est possible, nous n'aurons ni commerce ni association avec le corps, sauf en cas d'absolue nécessité ; lorsque nous ne nous laisserons pas contaminer par sa nature, mais que nous nous en serons purifiés, jusqu'à ce que le dieu lui-même nous ait déliés. Alors, oui, nous serons purs, étant séparés de cette chose insensée qu'est le corps. Nous serons, c'est vraisemblable, en compagnie d'êtres semblables à nous, et, par ce qui est vraiment nous-mêmes, nous connaissons tout ce qui est sans mélange – et sans doute est-ce cela, le vrai. Car ne pas être pur et se saisir du pur, il faut craindre que ce ne soit pas là chose permise. »

Sophiste, 237 a – 241 d, traduction Nestor L. Cordero

« L'Étranger – Avons-nous, d'une certaine manière, le courage de prononcer ce qui n'est absolument pas ?

Théétète – Évidemment.

L'Étranger – Mais si, sans prétendre chercher ni la dispute, ni l'amusement, c'est-à-dire, après avoir réfléchi sur la question, l'un de nos auditeurs, déclarait avec précision sur quoi doit porter

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

nécessairement ce nom, le non-être, que pensions-nous qu'il fournira, en vue de quoi, et de quelle sorte, et comment le montrera-t-il à son interlocuteur ?

Théétète – La question que tu poses là est non seulement difficile, mais je dirais même quelle place quelqu'un comme moi dans une impasse totale.

L'Étranger – Cependant, ceci est évident : il ne faut pas porter le non-être sur les êtres.

Théétète – Comment cela serait-il possible ?

L'Étranger – Or, s'il n'est pas porté sur l'être, personne ne le portera non plus sur une chose déterminée.

Théétète – Pourquoi ?

L'Étranger – Il semble aller de soi que l'expression « chose déterminée » s'énonce toujours par rapport à l'être. L'énoncer toute seule, comme nue et séparée de toutes les choses qui sont, est impossible, n'est-ce pas ?

Théétète – C'est impossible.

L'Étranger – Si tu considères ainsi la question, tu diras, avec moi, qu'il est nécessaire que celui qui énonce quelque chose de déterminé, énonce une chose qui est une.

Théétète – C'est ainsi.

L'Étranger – Tu affirmeras, en effet, que « quelque chose de déterminé » signifie une unité, de la même manière que « quelques » fait allusion à deux et à plus que deux.

Théétète – Évidemment.

L'Étranger – Il semble donc que celui qui n'énonce pas quelque chose n'énonce nécessairement rien du tout.

Théétète – C'est la chose la plus nécessaire.

L'Étranger – Ne faut-il pas ne pas admettre même ceci : que celui qui énonce quelque chose, n'énonce pourtant rien, et, en revanche, ne faut-il pas affirmer que celui qui prétend prononcer ce qui n'est pas, celui-ci, il ne dit rien ?

Théétète – Le raisonnement atteindrait ainsi le sommet de sa difficulté.

L'Étranger – Baisse le ton, mon cher, car il reste encore la principale et la première des difficultés. Elle concerne justement le principe même du raisonnement.

Théétète – Que dis-tu ? Parle et ne crains rien.

L'Étranger – À l'être on pourrait rattacher, probablement, un autre être, n'importe lequel.

Théétète – Évidemment.

L'Étranger – Mais affirmerons-nous qu'il est possible que n'importe quel être se rattache au non-être ?

Théétète – Comment pourrions-nous l'affirmer ?

L'Étranger – Mais nous plaçons le nombre dans l'ensemble des êtres...

Théétète – Oui, s'il y a une autre chose qui doit être placée comme un être.

L'Étranger – N'essayons donc pas de rapporter au non-être ni la pluralité ni l'unité du nombre.

Théétète – L'argument nous dit, semble-t-il, qu'il ne serait pas correct de le faire.

L'Étranger – Mais de quelle manière notre bouche pourrait-elle prononcer des non-être ou le non-être, et, à son tour, la pensée le saisir totalement, sans faire appel au nombre ?

Théétète – Dis comment.

L'Étranger – Lorsque nous parlons des non-être, n'essayons-nous pas d'y rattacher une pluralité numérique ?

Théétète – Et alors ?

L'Étranger – Et, dans le cas du non-être, une unité.

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Théétète – C'est très évident.

L'Étranger – Mais voilà que nous affirmons qu'il n'est ni juste ni correct d'entreprendre de rattacher l'être au non-être.

Théétète – Tu dis la vérité même.

L'Étranger – Comprends-tu alors que de cela découle directement l'impossibilité de prononcer, de dire et de penser le non-être en lui-même et par lui-même, et que ce dernier est en revanche impensable, imprononçable et inconcevable ?

Théétète – Eh ! oui... totalement !

L'Étranger – Me serais-je trompé lorsque j'ai dit tout à l'heure que j'allais parler de la plus grande des difficultés qui le concernent ?

Théétète – Quoi ? Nous reste-t-il à parler d'une difficulté encore plus grande ?

L'Étranger – Et alors, mon cher ami ? Ce que je viens de dire ne t'amène-t-il pas à penser que c'est vers une impasse qu'est conduit celui qui réfute le non-être, car, quand il s'y essaie, il se retrouve forcé d'affirmer le contraire de ses dires ?

Théétète – Qu'est-ce que tu dis ? Parle avec plus de clarté.

L'Étranger – Ce n'est pas chez moi qu'il faut chercher cette plus grande clarté. Moi qui ai pourtant commencé par poser que le non-être ne doit participer ni de l'un ni du multiple, j'ai, ce faisant, tout à l'heure et aussi maintenant, dit qu'il est un, car je dis « le » non-être. De cela, sûrement, tu te rends compte.

Théétète – Oui.

L'Étranger – Et, d'ailleurs, il n'y a pas si longtemps, j'avais dit qu'il était imprononçable, inexprimable et inconcevable. Me suis-tu ?

Théétète – Je te suis, bien-sûr.

L'Étranger – Or, quand j'ai entrepris de lui rattacher l'être, ne disais-je pas le contraire de ce que j'avais avancé auparavant ?

Théétète – Il me semble.

L'Étranger – Et puis ? Lorsque j'ai rattaché l'être au non-être, n'ai pas parlé de celui-ci comme s'il était un ?

Théétète – Oui.

L'Étranger – En outre, en l'appelant inconcevable, inexprimable et imprononçable, j'élaborai mon discours comme s'il était, encore une fois, un.

Théétète – Évidemment.

L'Étranger – Mais nous avons dit que, si l'on veut parler correctement, on ne peut le définir ni comme un ni comme multiple, et, qui plus est, on ne peut absolument pas « l' » appeler, car cette dénomination l'énonce selon la formule de l'unité.

Théétète – Absolument.

L'Étranger – Qui voudrait maintenant m'adresser encore la parole ? Car on me trouverait vaincu – non seulement maintenant, mais aussi déjà précédemment – en ce qui concerne la réfutation du non-être. Ce n'est pas, en effet, dans ce que j'affirme – je l'ai déjà dit – que nous trouverons un langage correct pour parler du non-être. Courage, donc ! Envisageons-le maintenant en toi !

Théétète – Qu'est-ce que tu veux dire ?

L'Étranger – Voyons, donc ! Toi, jeune comme tu es, avance avec courage et essaie, jusqu'à la limite de tes possibilités, de tenir un discours cohérent sur le non-être sans lui rattacher ni une réalité existante, ni l'unité, ni la quantité numérique.

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Théétète – Très grand – et bien absurde – serait le courage nécessaire pour mener à bien l'entreprise si je l'entreprenais en voyant ce qui t'es arrivé.

L'Étranger – Eh bien ; si tu es d'accord, mettons-nous de côté, toi et moi. Et, jusqu'à ce que nous trouvions quelqu'un qui soit capable d'accomplir cette tâche, disons que le sophiste s'est caché, le plus habilement du monde, dans un endroit où il est difficile d'accéder.

Théétète – Il semble bien.

L'Étranger – Voilà donc pourquoi, si nous affirmons qu'il maîtrise une certaine technique des illusions, il lui sera facile de nous contredire ; en utilisant nos arguments, il les retournera contre nous, et, enfin, lorsque nous dirons qu'il est un producteur d'images, il nous demandera ce que nous appelons, en fait, image. Il faut donc examiner, Théétète, ce que nous répondrons à cet insolent.

Théétète – Il est évident que nous évoquerons les images que l'on voit sur l'eau et sur les miroirs, ainsi que les images peintes ou sculptées, et d'autres choses analogues et du même genre.

L'Étranger – À n'en pas douter, Théétète, tu n'as jamais rencontré un sophiste...

Théétète – Pourquoi cela ?

L'Étranger – Il te semblera quelqu'un qui a les yeux fermés, ou qui en est absolument dépourvu.

Théétète – Comment ?

L'Étranger – Quand tu lui répondras en ces termes, présentant ce qu'il y a sur les miroirs et d'autres choses façonnées, il se rira de tes arguments, car tu t'adresseras ainsi à lui comme s'il voyait. Il fera semblant d'ignorer les miroirs, l'eau et même tout ce qui concerne la vue, et te demandera seulement ce qu'on peut tirer de tes arguments.

Théétète – Quoi donc ?

L'Étranger – Ce qui se trouve dans toutes ces choses que tu as mentionnées comme multiples et que tu as jugé bon d'appeler par un seul nom, celui d'image, appliqué à toutes ces choses comme si elles n'étaient qu'une. Parle donc, et sans lui céder du terrain, mets cet individu hors de combat.

Théétète – Que pourrions-nous dire, Étranger, qu'est une image, sinon une autre chose pareille, faite la ressemblance de ce qui est véritable.

L'Étranger – Affirmes-tu que cette autre chose pareille est elle aussi véritable, ou par rapport à quoi l'affirmes-tu pareille ?

Théétète – Elle n'est pas du tout véritable, mais semblable.

L'Étranger – Affirmes-tu que le véritable est ce qui existe réellement ?

Théétète – C'est ainsi.

L'Étranger – Et alors ? Ce qui n'est pas véritable, n'est-il pas le contraire du vrai ?

Théétète – Bien-sûr.

L'Étranger – Tu dis donc que ce qui est semblable n'existe pas, si affirmes qu'il n'est pas véritable. Mais il existe.

Théétète – De quelle façon ?

L'Étranger – Eh bien, donc tu diras qu'il existe vraiment...

Théétète – Certes non, excepté qu'il est réellement une copie.

L'Étranger – Ainsi donc, ce que nous disons être réellement une copie, n'existe pas réellement !

Théétète – Il se peut bien que, d'une manière très insolite, une certaine liaison de ce type entrelace le non-être et l'être.

L'Étranger – Comment ne serait-elle pas insolite ? Du moins vois-tu qu'encore maintenant, et grâce à cet entrelacement, le sophiste aux multiples têtes nous a forcés à accorder, malgré nous, que le non-être existe d'une certaine manière ?

Théétète – Je le vois, et très bien.

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

L'Étranger – Mais alors, serons-nous capables de définir la technique qu'il exerce, tout en restant d'accord avec nous-mêmes ?

Théétète – Que crains-tu donc, pour parler ainsi ?

L'Étranger – Quand nous disons qu'il trompe en vue des illusions, et que sa technique n'est que trompeuse, voulons-nous dire par là que c'est par cette technique que notre âme juge des choses fausses ? Sinon, que pourrions-nous dire de plus ?

Théétète – Excepté ce que tu dis, quelle autre chose affirmerions-nous ?

L'Étranger – Le jugement faux sera-t-il donc celui qui juge le contraire des choses qui sont, ou quoi ?

Théétète – Le contraire.

L'Étranger – Tu affirmes donc que le jugement faux juge des choses qui ne sont pas.

Théétète – Nécessairement.

L'Étranger – Est-ce que qu'il juge que les choses qui ne sont pas n'existent pas, ou que les choses qui n'existent absolument pas existent d'une certaine manière ?

Théétète – S'il est permis, si peu que ce soit, de parler faussement, il faut affirmer que les choses qui ne sont pas existent d'une certaine manière.

L'Étranger – Mais quoi ? Pense-t-on aussi que les choses qui sont absolument n'existent absolument pas ?

Théétète – Oui.

L'Étranger – Et cela aussi, n'est-ce pas, est faux ?

Théétète – Cela aussi.

L'Étranger – Et je suppose que, de la même manière, un discours faux sera considéré faux s'il affirme que les choses qui sont n'existent pas, et que les choses qui n'existent pas existent.

Théétète – De quelle autre manière cela pourrait-il se produire ?

L'Étranger – Presque d'aucune autre manière. Mais le sophiste ne tiendra pas ces propos. Et y a-t-il un moyen pour faire accepter cela à des gens intelligents, après avoir convenu auparavant que ce sur quoi nous nous sommes déjà mis d'accord est imprononçable, inexprimable, inconcevable et impensable ? Est-ce que, Théétète, il nous vient à l'esprit ce que le sophiste pourra dire ?

Théétète – Comment ne nous viendra pas à l'esprit qu'il dira que nous affirmons le contraire de ce que nous venons de dire, et que nous avons le courage de proclamer que ce qui est faux existe aussi bien dans nos jugements qu'en ce qui concerne les discours ? Nous sommes obligés, en effet, de rattacher très souvent l'être au non-être, même si nous venons de convenir qu'il s'agit là de la chose la plus impossible qui soit.

L'Étranger – Ton souvenir est sans défaut. Mais l'heure est venue de décider ce qu'il nous faut faire en ce qui concerne le sophiste, car, si nous poursuivons notre recherche en nous appuyant sur sa maîtrise de la technique des faussaires et des magiciens, tu vois comment les objections et les difficultés ne cesseront de poindre facilement et en grande quantité.

Théétète – Je le vois bien, et trop bien.

L'Étranger – Et encore n'avons-nous étudié qu'une petite partie de ces problèmes, car ils sont, pourrait-on dire, infinis.

Théétète – S'il en est ainsi, il serait impossible, semble-t-il, de nous saisir du sophiste.

L'Étranger – Et alors ? Laisserons-nous tout tomber, faute de courage ?

Théétète – Tant qu'il demeurera la possibilité de saisir notre homme, je dis qu'il ne faut pas nous dérober.

L'Étranger – Excuse-moi donc, et, comme tu viens de le dire, serais-tu satisfait si nous réussissions à nous détacher, même un peu, d'un argument aussi solide ?

L'épistémologie de Platon – Corpus de textes à connaître

Théétète – Comment pourrais-je ne pas l'être ?

L'Étranger – J'ai encore une chose importante à te demander.

Théétète – Laquelle ?

L'Étranger – De ne pas supposer que je suis devenu une sorte de parricide.

Théétète – Comment cela ?

L'Étranger – Il sera nécessaire, pour nous défendre, d'éprouver la thèse de notre père Parménide, et d'obliger le non-être, sous certaines conditions, à être, et l'être, à son tour, selon quelques modalités, à ne pas être.

Théétète – Il semble évident qu'il faudra soutenir fortement cela dans nos raisonnements.

L'Étranger – Ce sera évident – comme on dit – même pour un aveugle ! Si nous ne réfutons ni n'acceptons ce que nous venons de dire, il sera difficile de prétendre parler de discours ou de jugements faux, ainsi que d'images, copies, imitations et illusions, et des techniques qui s'y rattachent, sans être obligés de soutenir, d'une manière ridicule, le contraire de ce que nous avons affirmés nous-mêmes. »